

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

EXCEPTIONNELLEMENT
le N°1 complet 5^{fr}

LA MONTAGNE AUX VAMPIRES



COLLECTION HEBDOMADAIRE
FERENCZI



295390

La montagne aux vampires

ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

par Maurice LIMAT



1

LE CAVALIER MYSTÉRIEUX

Dans le vent de la prairie, courbé sur la crinière, Santiago le gaucho filait vers les montagnes au triple galop de son cheval. Santiago, le plus intrépide des gauchos, la terreur des Ecumeurs de la Pampa, le vaillant cavalier, le chasseur des pumas et des Indiens.

La veille au soir, il avait quitté le Rancho de la Navidad, où depuis deux ans il était attaché par une suite de contrats successifs, causés, disait-on, plus par les beaux yeux de Carmen Sanchez, que par les piastres d'Antonio Sanchez, le maître du Rancho de la Navidad.

Mais Antonio Sanchez ne voulait pas unir sa fille à un simple gaucho. Il l'avait, presque de force, fiancée à un hacendero voisin, Luis Carrez, caressant le projet de réunir dans les deux propriétés le plus riche domaine de toute la République Argentine.

Il se souciait peu des goûts de sa fille, qu'il aimait cependant bien. Mais le vieil Antonio était avare, et surtout il était possédé par l'orgueil d'être un puissant hacendero, d'avoir d'immenses troupeaux, de riches plantations.

Aussi lorsque Santiago, cet homme si brave et si intrépide, était venu, timide et gauche, présenter sa requête à Antonio Sanchez, celui-ci l'avait-il pris de haut et il s'était

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. R. A. N° 1

doucement raillé du gaücho. Et cependant, combien de fois les incursions des Outlaws et des Indiens Araucans, n'avaient-elles pas échoué grâce à la bravoure de Santiago el Gaucho?

— Qui avait sauvé Carmen Sanchez des griffes d'un puma furieux? Qui avait, lors d'un incendie de prairie, rallié le bétail affolé, en redonnant courage et espoir à ceux dont l'énergie fléchissait? — Santiago el Gaucho, l'indispensable Santiago. A présent, à l'Hacienda Sanchez, une jeune fille, Carmen, pleurait, et son père se frottait les mains.

A l'Hacienda Carrez, Luis, le beau Luis, le maître de céans préparait une liste de cadeaux et d'invitations, en vue de ses noces prochaines. Et filant vers la Cordillère des Andes, au triple galop de son coursier, Santiago el Gaucho rongeaït son frein, une douleur au cœur et aux tempes, lancinante et cruelle.

La veille, son contrat était arrivé à expiration, et contrairement à son habitude, Santiago avait refusé de le renouveler, au grand ébahissement du père Sanchez, qui ne pouvait comprendre la douleur sincère du gaücho.

On avait ri de l'attitude rageuse de Santiago, et Carmen connaissant son naturel emporté, s'était senti frémir. Santiago allait se fâcher tout rouge; il se tournait déjà vers ses camarades, les autres gaüchos qui se moquaient de lui, et malgré les protestations d'Antonio Sanchez la rixe allait éclater, les navajas sortaient toutes seules, les lames luisaient sinistrement.

Les gaüchos ne badinent pas. Un cercle des plus menaçants se formait autour de Santiago. D'un coup de pied, il renversa une table, et s'en servit comme d'une massue après l'avoir ramassée d'une seule main.

Carmen s'adossa au mur, étrangement pâle. Elle était prête à tomber. Les gaüchos s'approchaient. Santiago fit un moulinet, déjà prêt à frapper de toute la masse de la lourde table.

A ce moment le galop d'un cheval retentit au dehors. A partir de cet instant les événements se déroulèrent avec la rapidité des images d'un kaléïdoscope. La scène qui se passa devait rester gravée à jamais et jusque dans ses moindres détails dans la mémoire de tous ses assistants.

Tous avaient relevé la tête, et les coups qui étaient prêts à partir, s'arrêtèrent subitement. Antonio Sanchez murmura :

— Un cavalier? A cette heure?

On conçoit aisément l'inquiétude qui régnaït sur les assis-

tants et les réconciliait immédiatement. A l'heure avancée on n'attendait guère de visiteurs. A moins qu'il ne s'agisse d'un voyageur isolé, venant quérir l'hospitalité, et ceux-là étaient rares.

Il fallait s'attendre à l'arrivée toujours à craindre, toujours soudaine des Outlaws, ces redoutables bandits, pirates des Savanes, ou celle pire encore des Araucans, les féroces Indiens. Pourtant on ne distinguait que le pas d'un seul cheval. Il est vrai, que parfois, écumeurs ou Indiens, envoyaient des émissaires aux propriétaires des ranchos, soit pour poser leurs conditions, rançons à verser en argent ou en têtes de bétail, ou mieux pour lancer simplement une flèche sanglante, ou un tomahawk menaçant qui venait se ficher dans la palissade extérieure qui encerclait le rancho.

Cette fois encore, ce fut Santiago qui prit l'initiative du courage. Il fit un pas vers la porte après avoir reposé la table qu'il tenait toujours à la main. En le voyant sortir Carmen fit un mouvement vers lui, la voix étranglée dans sa gorge, mais son père l'arrêta.

Santiago sortit sans la moindre crainte dans la nuit argentine, étoilée et redoutable. L'obscurité était combattue par un clair de lune glacial. A quelques pas de lui, Santiago aperçut un cheval arrêté et soufflant, contre la palissade de l'hacienda. Le cheval était sans cavalier. Surpris et craignant quelque tour, quelque ruse indienne pour l'attirer dans un guet-apens, Santiago s'approcha avec précaution. Il constata alors que le cheval tremblait de tous ses membres. La curiosité du gaucho s'aiguïsa et ses dernières craintes s'évanouirent. Soudain il s'arrêta net, le cheval avait fait un écart à l'approche de Santiago et un faible gémissement parvint jusqu'aux oreilles du gaucho. Il vit que le cheval traînait quelque chose derrière lui, une masse sombre qui cognait rudement et lourdement sur le sol pierreux.

Cette masse était un cavalier, un homme dont les pieds étaient pris dans les étriers, et qui, écroulé, suivait bien malgré lui tous les mouvements de sa monture. Le cheval tremblait toujours et manifestait l'intention de s'éloigner. Sans doute se serait-il enfui avec son malheureux cavalier, sans la fatigue accablante dont il donnait les signes les plus évidents.

Mais Santiago connaissait admirablement les chevaux, si son âme rude et naïve se refusait parfois à connaître les retors d'une âme humaine. De la voix et du geste, il

rassura le cheval effrayé, s'approcha lentement, le flatta de la main. Le coursier apeuré cessa enfin de trembler. Alors Santiago s'occupa de relever l'homme.

Cependant, dans l'hacienda l'inquiétude diminuait. Sur l'ordre d'Antonio Sanchez on se saisit de carabines et de poignards, en cas d'une incursion ennemie. Puis le ranchero se dirigea gravement vers la porte, suivi de sa fille et des gauchos, qui n'entendant plus rien, commençaient à reprendre courage.

Au moment où la petite troupe en armes allait sortir, la porte s'ouvrit, et Santiago entra, soutenant le mystérieux cavalier qu'il venait de relever, respirant encore, mais incapable de prononcer un mot. Les deux hommes entrèrent. Le visage de l'inconnu fut en pleine lumière, et tous l'examinèrent avec curiosité, même Santiago qui avait à peine entrevu les traits de l'étrange visiteur.

La curiosité des habitants du Rancho, se changea bientôt en une sourde inquiétude, mêlée d'un sentiment de malaise et de terreur qu'ils ne pouvaient définir. Cet homme pouvait avoir trente ans. Il était vêtu assez richement, comme quelque voyageur venu des cités, et se promenant pour son plaisir à travers la Pampa. Mais ses vêtements étaient déchiquetés et maculés de boue ; il était tête nue, la chevelure en broussaille. Ce qui était effrayant dans sa physionomie, c'était d'abord ses yeux grand ouverts, immenses, qui semblaient regarder quelque chose d'invisible et de terrifiant. Et ensuite, le ranchero, sa fille, Santiago et les autres gauchos, constatèrent que l'inconnu portait au cou une blessure profonde, sanglante et béante, comme une porte ouverte sur la mort.

Carmen frissonna et se cacha la face dans sa mantille. Antonio Sanchez et les gauchos reculèrent. Santiago fronça les sourcils, mais il ne bougea pas. Et presque ensemble, tous murmurèrent plutôt qu'ils ne prononcèrent un mot qu'ils exhalèrent dans un soufïle :

— Les vampires !!!

Depuis quelque temps, une crainte pesait lourdement sur la région. Des ennemis étaient apparus, plus redoutables encore que les bandits, les Indiens et les fauves des forêts réunis. Ces ennemis, une colonie de vampires. D'où venaient-ils ? — Des forêts brésiliennes sans doute ? — Mais comment étaient-ils venus d'une pareille distance, et comment pouvaient-ils vivre sous un climat si rude, ces vampires qui affectionnent les températures tropicales ?

Mystère ! ! Enigme indéchiffrable et terri' e. Des battues dans les forêts n'avaient donné aucun résultat. Les savans, il n'y fallait pas songer, les vampires ne vivent pas là. Alors ?

Restaient les montagnes. La Cordillère des Andes est proche. Le mont Antariga se dresse, pic désolé, brûlé, aride, à quelques lieues de l' hacienda de la Navidad. Et l'on avait songé que là pouvait bien être le repaire des fameuses chauves-souris buveuses de sang.

Leurs méfaits s'étaient rapidement étendus. Plus d'un mouton fut trouvé au matin, saigné et expirant. Mais surtout les monstres semblaient affectionner le sang humain.

Malheur aux imprudens qui s'endormaient à la belle étoile. Malheur à ceux qui chez eux ne prenaient pas les précautions nécessaires et ne se calfeutraient pas avant de prendre du repos. Les vampires passaient partout, la moindre ouverture leur était propice pour se faufiler dans les étables ou les habitations. Des primes avaient été promises par les autorités. Tout d'abord, personne ne se présenta. Les monstres buveurs de sang, inspiraient à tous un effroi bien légitime.

Puis, petit à petit, il se trouva des audacieux. Par deux ou trois, le plus souvent tout seul et se moquant des peureux, de hardis aventuriers se rendirent au pied du mont Antariga, et en tentèrent l'ascension.

Aucun ne revint vivant.

Cinq disparurent sans laisser de traces. Huit autres furent retrouvés en différents endroits, morts ou mourants, et portant trace de la redoutable morsure. Quelques-uns enfin prirent peur et rebroussèrent chemin; le mont Antariga gardait son secret.

Un de ces hommes avoua s'être aventuré très loin, et avoir vu une chose si effrayante qu'il n'osait la répéter. On voulut l'interroger, on lui promit monts et merveilles s'il parlait. Il devint fou.

Et les vampires, de leur domaine inexpugnable, continuèrent leurs sanglants exploits. De temps à autre on en tuait un, mais c'était chose rare. Quelques-uns furent capturés vivants. Il n'était pas de supplice qu'on inventa pour les faire souffrir et mourir. La plupart des ignobles chauves-souris furent tout d'abord écorchées vives, puis crucifiées ou brûlées à petit feu.

Mais la race maudite n'en prospérait pas moins. Aussi lorsque le cavalier inconnu, nouvelle victime des vampires,

fit son apparition à l'Hacienda de la Navidad, la rage et l'effroi des assistants furent portés au paroxysme.

Santiago fit asseoir l'homme. Carmen qui ne perdait jamais la tête, s'occupa de le panser et de le faire boire. Et Santiago s'avança vers le père Antonio Sanchez :

— Dueño (patron) lui dit-il, une dernière fois acceptez-vous de me donner pour épouse votre fille, la Señorita doña Carmen ?

Pour toute réponse, Antonio Sanchez haussa les épaules avec dédain.

Santiago el Gaucho devint très pâle. Il s'avança vers Carmen et prononça nettement, clairement :

— Par la Madone, je jure de ne revenir à l'Hacienda de la Navidad que lorsque l'espèce des vampires du mont Antariga sera détruite.

Au même instant il fit un bond vers la sortie, et disparut dans la nuit. Carmen jeta un cri et s'effondra en sanglotant.

Tandis que l'on s'occupait de coucher le blessé, victime des vampires, Antonio Sanchez et les gauchos entendirent Santiago qui sellait promptement son cheval. Une minute après le galop du pur sang décroissait et s'éteignait complètement dans la nuit.

II

LE SAUT DE LA MORT

A présent Santiago continuait sa course folle vers le mont Artariga. Au loin, il voyait déjà se dresser les sommets rocheux et découpés de la Cordillère des Andes. Il était environ cinq heures. Durant les heures chaudes, Santiago avait fait la sieste et laissé brouter paisiblement son mustang. Il ne dormait que d'un œil, en homme habitué à la vie sauvage des Pampas, toujours en éveil, sans cesse prêt à livrer bataille aux Indiens, aux Outlaws et aux fauves.

Maintenant il fallait redoubler de précautions, il entraît dans la zone dangereuse. Il galopait à moins d'une lieue du pic Antariga, mais le pouvoir de son serment le soutenait. Santiago s'était juré de vaincre les vampires ou de mourir. Mais aussi, s'il revenait vainqueur, il toucherait la prime

et serait riche. De plus, il serait entouré d'une telle réputation, que cette double auréole de bravoure et de piastres vaincrait certainement les réticences du père Sanchez, qui ne pourrait faire autrement que de lui accorder la main de la belle Carmen.

Et Santiago el Gaucho, sur son fidèle cheval, volait littéralement à travers les savanes. Il comptait faire halte et passer la nuit dans quelque caverne au pied du mont Antariga. Il reprendrait son expédition au lever du jour. Là les vampires seraient rentrés de leurs tournées maudites, ils seraient au bercail, que Santiago était bien sûr de découvrir et de les y dénicher. Il se voyait déjà arrivant à l'Hacienda de la Navidad avec une brochette de vampires, attachés tout vifs à l'arçon de sa selle.

Mais il ne faut pas vendre la peau du vampire avant de l'avoir capturé, et Santiago el Gaucho allait expérimenter ce proverbe à ses dépens. Il se dirigeait vers un arroyo, petit cours d'eau qui coulait à quelques centaines de mètres de là, et qui faisait un gai ruban argenté à travers les hautes herbes de la Grande Prairie. Il désirait s'y arrêter pour prendre quelques instants de repos et laisser s'abreuver son fougueux mustang.

Tout à coup, à sa droite, un bruit suspect se fit entendre. L'oreille exercée du gaucho discerna à travers le bruit des sabots du cheval, le roulement d'une troupe de cavaliers assez proches de lui et venant dans sa direction. Santiago serra les lèvres. Instinctivement il passa la main sur sa ceinture. Là se tenaient en permanence ses fidèles et inséparables compagnons, les seuls, avec le mustang, dont Santiago ait supporté la collaboration : le pistolet, la navaja. De plus un long et souple lasso était attaché à la selle et une longue carabine lui pendait à l'épaule.

Santiago se dressa sur les étriers, arrêta sa monture et examina l'horizon dans la direction d'où venait le bruit repéré. Presque aussitôt une petite troupe à cheval parut au sommet d'un mouvement de terrain qui, jusque-là, la masquait aux yeux du gaucho. En un éclair Santiago avait reconnu des Araucans, ces Indiens féroces. Ils étaient sept. C'étaient d'admirables cavaliers, montant des chevaux nus, portant le classique casque de plumes et brandissant, qui une carabine vieux modèle, qui une lance, qui une sorte de tomahawk.

En découvrant Santiago, ils poussèrent leur cri de guerre, un hululement prolongé, qui se répercuta aux échos de la savane. Puis ils foncèrent vers le gaucho au triple galop

de leurs coursiers nerveux. Santiago plissa dédaigneusement sa lèvre hautaine. Les Araucans fonçaient. Très calmement, avec une lenteur méprisante et calculée, le gaucho détacha la carabine qu'il portait en bandoulière, épaula et fit feu par deux fois. Les deux balles parvinrent au but. Les deux premiers chevaux des Indiens s'écroulèrent. Santiago n'avait pas visé les cavaliers, mais les coursiers. Et le résultat qu'il escomptait se produisit. Les cinq Araucans suivants ne purent retenir leurs coursiers et ils arrivèrent à la vitesse de la foudre sur les deux cavaliers qui roulèrent à terre. Tous s'effondrèrent, et la petite troupe des Indiens et leurs chevaux forma un groupe compact et emmêlé, qui parut réjouir fort le terrible Santiago.

Il saisit le large bord de son sombrero et salua avec un geste large et ironique. Puis il piqua des deux et repartit dans la direction de l'arroyo. Il n'avait pas fait deux cents mètres qu'il sentit plutôt qu'il ne l'entendit le roulement d'une galopade précipitée derrière lui. Il se retourna pensant que les Araucans s'étaient relevés et avaient repris la poursuite. Mais cette fois, malgré son courage, Santiago se sentit frémir. Une seconde troupe indienne arrivait d'une direction opposée à la première et manœuvrait de façon à lui couper la route en marche vers l'arroyo. D'un coup d'œil prompt comme l'éclair, Santiago et Gaucho avait résumé la situation. Il allait avoir plus d'une vingtaine d'Araucans sur le dos. Résister eût été d'une inutile témérité. Santiago le savait bien, lui qui depuis son enfance, était rompu à guerroyer contre les Peaux-Rouges. Aussi ne s'attarda-t-il pas à un duel inégal. Il enfonça ses éperons dans le ventre du mustang, qui hennit de douleur, et fonça vers l'arroyo.

La troupe, ou plutôt les deux troupes auracanes réunies, se lancèrent à sa poursuite. Quelques coups de carabines furent tirés, qui ne firent pas grand mal à Santiago, les Peaux-Rouges n'étant pas très versés dans le maniement des armes à feu. Par contre, ce sont de redoutables archers, Santiago le vit tout de suite. Un Araucan banda son arc et une longue flèche siffla à la poursuite du gaucho qui s'enfuyait. Elle se piqua dans le vaste sombrero de Santiago et le fit voler à dix pas de lui.

Il ne s'en occupa guère, mais se pencha plus avant sur la crinière du mustang. Celui-ci était un coursier admirable et les Indiens n'arrivaient pas à gagner une semelle malgré leur légèreté, produite par leur absence d'équipements. Cependant la situation devenait critique pour Santiago. L'arroyo coulait à cent mètres devant lui, et il ne pouvait se risquer

à lancer sa monture dans le courant. En effet, à cette époque de l'année l'eau était profonde, et il lui aurait fallu remonter à un quart de lieue en aval pour trouver un gué.

Ce n'était point là le chemin désiré par Santiago, qui se souciait peu de perdre du temps. Il espérait très fermement exterminer les vampires et revenir à l'hacienda avant que ne soient consommées les noces de Doña Carmen Sanchez avec Luis Carrez. Il fit donc faire un rapide crochet à son mustang, et vola dans la direction de la montagne. Le terrain devenait plus accidenté, et plus d'une fois le pied du mustang glissa sur un caillou qui dévalait la pente. Santiago serrait les dents. A chaque accident survenu à sa monture, correspondaient des hurlements de joie de la part des Indiens araucans.

Plusieurs fois des bordées de flèches avaient sifflé à ses oreilles, mais sans l'atteindre. Tout à coup, le cheval fit un écart et stoppa net. Il s'arrêtait au bord d'un ravin qui béait soudainement devant lui. Au même moment une flèche sifflait et venait s'enfoncer cruellement dans la main gauche de Santiago.

Froidement celui-ci envisagea la situation. Elle était désespérée. Derrière lui, les Araucans, devant, le ravin. En un éclair, sa décision fut prise. D'un geste sec, il arracha la flèche qui s'était enfoncée assez superficiellement dans sa main gauche. Il fit faire volte-face à son mustang, et fonça à la rencontre de la troupe des Araucans.

Surpris, ceux-ci s'arrêtèrent. En effet, ils connaissaient suffisamment Santiago el Gaucho, pour supposer qu'il puisse avoir l'intention de se rendre à leur merci, sur laquelle d'ailleurs, il ne fallait guère compter. Et les Araucans crurent à quelque ruse de la part de l'intrépide gaucho. Celui-ci arriva à moins de dix mètres en avant de leur ligne immobilisée. Avant qu'ils aient pu se reprendre, Santiago faisait demi-tour à nouveau et piquait dans la direction du ravin. Cette fois les Peaux-Rouges avaient compris la tactique du gaucho. Avec des cris de rage et de menace, ils reprirent la poursuite interrompue. Mais Santiago avait de l'avance. Penché sur la crinière de son coursier, il le battait de la main et lui parlait à l'oreille :

— Va ! va ! mon bon cheval ! Va toujours ! murmurait-il.

Le mustang bondit jusqu'au ravin. Là il resta pendant une fraction de seconde les genoux fléchis, au point qu'on eût pu croire qu'il était prêt à s'agenouiller, comme ces alezans

que l'on destinait autrefois aux demoiselles. Mais cette position ne dura pas. Les jambes nerveuses du pur sang se détendirent comme mues par un ressort, et il franchit la largeur du ravin d'un bond admirable, comme s'il volait, et se retrouva de l'autre côté du gouffre, tandis que Santiago et Gaucho poussaient un cri de triomphe, auquel répondirent les hurlements de fureur déconfite des Indiens araucans.

Le premier de la bande, d'un geste instinctif, voulut suivre le mouvement, mais il ne fut pas si heureux que Santiago, ou peut-être n'était-il pas soutenu par cette force quasi-naturelle, qui supporte à la fois les audacieux et ceux qui poursuivent un amour, ou un but inaccessible, comme c'était le cas pour le gaucho. Le premier l'eau-Rouge et sa monture furent lancés contre le flanc opposé de la faille rocheuse où ils furent aplatis, et de là allèrent s'écraser au fond rocheux du gouffre. A présent, Santiago faisait un grand signe d'adieu aux Araucans et reprenait vaillamment le chemin du mont Antariga, vers le repaire des vampires, buveurs de sang humain.

III

DANS L'ANTRE DES BUVEURS DE SANG

A la nuit tombante, Santiago fit halte au pied d'un arbre isolé, poussé là on ne savait comment, sur le sol rocailleux et ru des premiers contreforts du mont Antariga. Comme presque chaque soir, dans ces régions, la lune éclairait vivement le paysage qui prenait des teintes fantastiques. Santiago vérifia l'état de sa carabine et de son pistolet. Il lui restait suffisamment de munitions. D'ailleurs, le gaucho gardait encore deux armes dont il savait admirablement se servir : son lasso et sa navaja.

Santiago attacha son cheval à l'arbre, détacha une couverture placée en travers de sa selle, s'y enroula et s'allongea par terre. Il avait eu l'idée de faire un feu, comme il en avait l'habitude lorsqu'il faisait halte, mais il avait réfléchi, que pour éloigner les fauves et les vampires, il allait donner l'éveil à ces derniers, dont le repaire était tout proche. Aussi s'endormit-il très calmement et sans feu, la main

sur la crosse de sa carabine. Combien de temps dormit-il ainsi ? Il ne devait jamais le savoir.

Mais il vivait depuis deux jours dans un état de fièvre extraordinaire. Lui qui ne dormait jamais que d'un œil, était encore sous la double impression de son amour contrarié et de sa haine des vampires. Aussi ses sens exacerbés en créaient-ils un sixième, donnant au gaucho Santiago une force d'intuition peu commune.

Petit à petit, dans son sommeil, un rêve étrange vint le visiter. L'atmosphère lui parut soudain d'une fraîcheur exquise, un parfum très doux semblait flotter autour de lui. Il ne voyait tout d'abord qu'une sorte de nuage aux contours flous. Puis, peu à peu, les contours se précisèrent, et l'image divine de la belle Carmen apparut aux yeux enchantés de Santiago.

Mais cette adorable impression dura peu. L'image de Carmen s'obscurcissait par intervalles, comme si une masse sombre la traversait d'un vol rapide. Le visage de la jeune Argentine, tout d'abord souriant et suave, disparut tout à coup. Les commissures des lèvres se plissèrent, firent un creux qui tordait, comme sous l'action d'un effroi subit et inexplicable, les lèvres sanguines de Carmen.

Alors Santiago se réveilla. Il était temps. Son intuition lui avait permis de discerner la présence d'un vampire. Le monstre voletait autour de lui : le battement de ses ailes diaprées et silencieuses, rafraîchissait l'atmosphère et créait cette ambiance si agréable et si pernicieuse, qui préparait et favorisait le moment de la redoutable morsure.

Tout autre que Santiago eût été saigné, sans seulement se réveiller, comme le mystérieux cavalier de l'Hacienda, qui avait dû s'endormir sur sa selle. En effet, chacun sait que les vampires n'osent s'attaquer qu'aux êtres endormis ou inanimés, bien que vivants, et qu'ils en augmentent la torpeur par le bienfaisant rafraîchissement de l'air qu'ils savent si bien opérer.

Mais le gaucho avait senti, éventé son répugnant adversaire. Il entr'ouvrit les yeux et l'aperçut ; sa première impression fut de se lever d'un bond, la carabine à la main et de le foudroyer à bout portant. Mais Santiago, avant toute chose, prenait le temps de réfléchir, temps si minime soit-il. De plus, il possédait un grand empire sur lui-même dans les moments de danger. Ce sang-froid allait le servir encore parfaitement. A d'autres moments on sait que Santiago libérait son instinct batailleur, mais là il n'était pas question d'engager un combat corps à corps, contre un

homme ou un puma, il s'agissait d'un volatile infernal, altéré de sang, mi-mammifère, mi-oiseau. Santiago el Gaucho ne remua donc pas, pas même le bout du doigt; à peine avait-il entr'ouvert les yeux pour déceler la présence du vampire, qu'il les refermait aussitôt pour garder l'immobilité la plus parfaite, respirant régulièrement, bref, ayant l'apparence exacte du sommeil le plus paisible, propre aux consciences tranquilles.

Qu'attendait donc Santiago? L'intrépide gaucho avait imaginé en un éclair un plan aussi risqué qu'extraordinaire : il comptait tout simplement laisser le vampire se poser, chercher à choisir sur lui-même l'emplacement de la morsure, et le cueillir délicatement au moment où il poserait sur son cou l'horrible gueule, cherchant à mordre et à sucer le sang vermeil.

Et c'est ce qui arriva!

Le vampire fit encore quelques tours, puis quand il put croire sa victime à point, si j'ose m'exprimer ainsi, il s'abattit sur elle. Cependant le coup était si bien calculé qu'il n'y eut aucun choc, et que la monstrueuse chauve-souris se posa avec une incroyable légèreté. Cependant Santiago sentit bien le monstre tout contre lui, et malgré son invincible courage, il dut réprimer un frémissement de dégoût. Et après une minute qui parut un siècle au gaucho, le vampire appliqua sur le cou de sa victime une gueule béante. Mais il n'eut pas le temps de mordre.

Rapide comme la pensée, la main de Santiago saisit brutalement et fermement la chauve-souris par la nuque. L'étrange animal se débattit avec une force insoupçonnée; il tenta avec ses griffes acérées et ses dents pointues de se libérer de l'étau d'acier qu'était la poigne de Santiago el Gaucho. Mais ce fut en vain. Santiago le tenait bien et sûrement; et si adroite avait été son étreinte, que le vampire ne pouvait le toucher. Il comprit son impuissance, poussa un petit gémissement, fit un suprême effort, et finalement se résigna.

Santiago respira. A chaque mouvement de l'animal, il sentait sur sa main l'attouchement de l'aile diaprée, et chaque fois il ne pouvait s'interdire de frissonner, tant le contact en était désagréable. Santiago contempla son prisonnier en silence, puis tenant toujours le monstre de la main droite, il sortit sa navaja avec la main gauche, et d'un seul coup du tranchant acéré, trancha la tête du vampire. Le crâne amputé sauta à dix pas dans un flot de sang, d'un rouge éclatant, tandis que le monstre expirait dans

un spasme si puissant qu'il échappa à la main herculéenne de Santiago. Le corps noir tomba lourdement sur le sol où il replia ses ailes hideuses par une suprême contraction nerveuse. Le gaucho le repoussa du pied avec dégoût et détourna les yeux de cet ignoble spectacle.

.....

Au matin Santiago reprit son chemin vers l'aventure. Le temps était superbe, le ciel intensément bleu; mais au fur et à mesure qu'il avançait, la végétation se faisait de plus en plus maigre, les oiseaux et les petits mammifères, de plus en plus rares. Les fleurs disparurent, puis les êtres. Enfin Santiago ne marcha plus que dans le lit d'un torrent rocailleux, avec des cactus épineux pour toute végétation.

Alors, et à partir de ce moment, malgré la pureté de l'atmosphère, malgré la lumineuse clarté qui baignait le paysage, Santiago et Gaucho se retrouvèrent dans cette ambiance indéfinissable, faite de malaise et de fièvre, analogue à celle du rêve que lui avait occasionné le vol du vampire.

Cependant rien n'aurait pu le faire reculer. La menace qu'il sentait planer sur lui, sans savoir d'où pouvait lui venir le danger, l'exaspérait encore. Le mustang qui avançait depuis quelques minutes avec des signes de répugnance, renifla l'eau de l'arroyo, comme avant de boire, et s'arrêta. Santiago le pressa d'avancer, mais l'animal s'entêta et refusa de marcher. Le Gaucho alors lâcha les étriers et se laissa glisser dans l'eau du Rio, qui ne lui montait guère plus haut que les genoux. Il s'aperçut que le courant, jusque-là fort limpide, était devenu subitement trouble. Malgré la faible profondeur, Santiago n'entrevoyait plus le fond du cours d'eau. Il en attribua, tout d'abord, la coloration bizarre, au terrain qui était devenu argileux, mais il se fia à l'instinct du mustang qui craignait l'eau après l'avoir flairée. Il en prit un peu dans le creux de sa main et l'ayant vainement sentie, se risqua jusqu'à la goûter. Il constata qu'elle offrait un vague goût soufré. Alors Santiago inquiet, s'arrêta.

En effet, les Argentins sont superstitieux et croyants comme leurs ancêtres, les Espagnols. Le soufre, pour eux, évoque invinciblement le Diable et les puissances infernales. Santiago qui ne craignait nulle force humaine, se sentit frémir. Oserait-il s'attaquer à quelque sorcier damné? Il resta perplexe. Jamais il ne s'était trouvé devant une situation semblable. La main sous le menton, ce qui indiquait chez lui le signe d'un grand embarras, Santiago et

Gacho s'abîma dans ses réflexions. Sa main glissa insensiblement de son menton sur sa poitrine, et là, à travers la rude chemise de toile, toucha un corps dur.

Presque machinalement Santiago palpa cette chose insolite, et tout à coup il se rendit véritablement compte de la nature de cet objet. Alors il eut un rire nerveux de joie soudaine. Fébrilement il détacha le col de sa chemise, et fouillant dans l'échancreure, il en extirpa une petite croix d'or qu'il portait en sautoir autour du cou à même la peau, au bout d'une chaînette de métal fin. Cette croix, emblème de sa religion, le gacho y tenait d'autant plus, qu'elle était un cadeau de Carmen Sanchez.

Il saisit dévotement le petit objet précieux, et certes il n'aurait pas su dire si cet empressement était fait de respect pour sa nature, ou d'amour pour celle qui le lui avait donné. Les deux, sans doute, avaient sur son âme une égale puissance. Levant les yeux au ciel, Santiago el Gacho murmura rapidement une fervente prière, puis il adressa du fond du cœur un souvenir brûlant à Carmen Sanchez.

Fort de cette double évocation, Santiago s'avança résolument au milieu du torrent, saisit le pur sang par la bride et le força à avancer. Malgré sa répugnance, le noble animal se soumit à la traction de la poigne de fer du maître, et le suivit sans plus manifester la moindre résistance. A un quart de lieue plus loin, l'attention de Santiago fut attirée par un phénomène assez bizarre : de la faille du roc, au flanc du mont Antariga, se voyait une sorte de nuage de vapeurs blanchâtres, qui flottait et s'étendait en travers du cours de l'arroyo. Le cheval recommença à trembler. Santiago le calma d'une petite tape sur l'encolure, et tous deux avancèrent vers le mystérieux nuage. Alors Santiago reconnut que cette vapeur, qui sentait le soufre à plein nez, s'échappait d'une fente de la montagne. Une idée commença à se faire jour dans le cerveau du gacho. Si ce mont Antariga, qu'on appelait pic par une vieille habitude d'origine indéfinie, n'était autre qu'un volcan inactif depuis des siècles, et qui gardait encore un foyer dans ses flancs ?

Après tout, l'hypothèse était loin d'être absurde. Le mont Antariga passait pour inaccessible, et de plus, depuis la venue des vampires, la mort tragique de ceux qui osèrent s'y aventurer, avait banni tout être vivant de ses approches. Santiago toucha du doigt la petite croix d'or sous sa chemise, et il sentit l'objet dur et froid s'incruster dans sa chair. Cette présence lui redonna courage, un cou-

rage naturel chez lui, effacé un instant par superstition et qui ne devait jamais l'abandonner par la suite.

Il traversa bravement le nuage sulfureux, qui n'eut d'autre effet que de les faire tousser et pleurer abondamment, lui et sa monture. De l'autre côté, ils retrouvèrent le soleil, mais un peu en avant, le cours de l'arroyo finissait. En effet, un ruban d'argent tombait de la montagne. Le cours d'eau qui prenait sa source plus haut, à flanc de mont, formait là une cascade dont l'écrin cristallin se dressait comme un miroir mouvant devant Santiago et son mustang.

Cet état de choses parut suspect à Santiago. Il se baissa et franchit d'un bond l'écran humide. Son cheval le suivait toujours docilement. Tous deux se retrouvèrent dans une sorte de caverne dont on ne pouvait soupçonner l'existence à dix pas de la cascade qui en masquait l'ouverture. Santiago attacha sa monture à une aspérité du roc, et s'enfonça vaillamment dans les ténèbres. Heureusement, il possédait des yeux de chat, habitué à se diriger nuit comme jour à travers la Pampa. Aussi au bout de quelques pas, il commençait déjà à distinguer vaguement les contours du souterrain.

Mais il s'arrêta brusquement. Une chose indéfinie avait frôlé son front. Presque instinctivement, Santiago qui avait gardé son pistolet à la main, pour voyager sous terre, leva le bras et fit feu. Il y eut un cri dans les ténèbres, cri si lugubre qu'il fit frissonner le gauchon. Mais il ne vit rien qu'une forme sombre qui s'effaçait dans un coin du roc. N'importe, Santiago touchait au but, les vampires n'étaient pas loin. Et il marcha encore. Cependant, au fur et à mesure qu'il progressait dans les entrailles du mont infernal, la chaleur augmentait de minute en minute. Ceci confirma Santiago dans son hypothèse de la présence d'un volcan, et expliquait dans une certaine mesure, que les vampires puissent vivre dans cette région au climat rude.

Mais Santiago ne savait toujours pas comment ils étaient descendus des régions chaudes de l'Amazonie jusqu'à une latitude aussi basse. Il marchait depuis une heure environ, lorsque quelque chose craqua sous ses pieds. Il se pencha et ses yeux de lynx lui permirent de discerner qu'il s'agissait là d'un squelette humain. À côté se trouvait une carabine et des débris de vêtements. Un des aventuriers était venu jusque-là et était mort sous la morsure des monstres.

Santiago comprit qu'il fallait redoubler de précautions, et il n'avança plus qu'avec la plus grande circonspection.

Plusieurs fois encore il vit s'enfuir devant lui les masses lourdes des énormes chauves-souris, mais il ne voulut pas tirer. Il préférait de beaucoup ménager ses munitions pour les grandes occasions.

Cependant, le boyau parut s'élargir devant lui, et il discerna dans l'air la présence de relents sulfureux. Son cœur accéléra sa cadence. Il avait nettement l'impression d'être tout proche du repaire des monstres. Il avança presque en rampant, sans faire le moindre bruit, jusqu'à l'extrémité du souterrain. Là, il y avait une sorte de caverne assez basse de plafond, où régnait une odeur fétide. Des charognes, des ossements, couvraient le sol. Des traînées de vapeurs sulfureuses flottaient à ras du terrain. Mais ce qui donnait à cette caverne un aspect horrible, c'était la présence des vampires.

Il y en avait dans tous les coins, depuis le monstre adulte au corps semblable à un jeune chat, et dont les ailes peuvent atteindre soixante-quinze centimètres d'envergure, jusqu'aux jeunes, presque des nouveaux-nés, qui s'abritaient frileusement sous les ailes maternelles. Tout ce peuple répugnant dormait. Le soir venu, ils se répandraient à nouveau sur la région, cherchant des victimes, du sang animal et humain. Le sang du gaucho ne fit qu'un tour. Ayant examiné la caverne, il constata qu'elle ne comportait que deux issues, celle par où il était arrivé, et une sorte de fenêtre ménagée dans un coin de la grotte. De plus, au centre de la caverne, il y avait comme un puits s'enfonçant dans le sol. De cette ouverture, s'échappaient les vapeurs sulfureuses. C'était une cheminée volcanique. Par là montait la chaleur du feu intérieur qui entretenait la température nécessaire aux buveurs de sang.

Tandis que Santiago examinait la caverne d'un regard circulaire, tout en se demandant ce qu'il allait faire, un des monstres s'étira, ouvrit un œil et aperçut Santiago, dont la présence lui apparut insolite. Il jeta son petit cri lugubre pour donner l'alarme. Ce fut son arrêt de mort. Santiago fit feu et le foudroya à bout portant. Toute la colonie des vampires s'éveilla, apeurée. Cinq fois encore la détonation du pistolet claqua et des vampires tombèrent. Les balles frappèrent plusieurs individus à la fois. Rapide comme l'éclair, Santiago rechargea et déchargea son arme jusqu'à pénurie complète de munitions. Alors il saisit sa carabine par le canon et se mit à frapper sur les vampires à coups redoublés. Il faisait avec l'arme de terribles moulinets qui jetaient sur le sol des vampires par demi-dou-

zaines, ailes brisées et crânes fracassés. Vingt fois, Santiago faillit choir dans le puits de la cheminée volcanique, et chaque fois il s'arrêta à temps, la pointe des pieds au ras du gouffre. D'autres fois, il franchissait le puits d'un bond audacieux et se retrouvait sain et sauf sur l'autre bord. Mais il ne ralentissait pas la cadence de son impitoyable extermination. Il avait juré de ne reparaitre à l'Hacienda de la Navidad qu'après avoir purgé la région des monstres qui la désolaient, et il comptait bien tenir parole le plus tôt possible.

Aussi frappait-il sans relâche. Les vampires apeurés volaient lourdement et bien peu d'entre eux échappaient aux coups du gaücho. Quelques-uns disparurent par la seconde issue, mais ils furent rares. Enfin le carnage terminé, Santiago souffla un peu. Il contempla son ouvrage, il pouvait en être fier à juste titre. Plus d'une centaine jonchaient le sol, morts ou mourants. Froidement Santiago balaya le tout à coups de crosse dans la cheminée volcanique. Il entendit les monstres geignant encore, tomber lourdement dans l'abîme en se cognant aux aspérités rocheuses. Puis il visita soigneusement les moindres coins de la grotte. Il y découvrit plusieurs nids douillets, où s'étaient blottis de jeunes monstres effrayés.

Sans pitié le gaücho les en extirpa et les jeta sur le sol, où il leur écrasa le crâne à coups de talons, avant de les envoyer rejoindre leurs compagnons dans l'abîme béant. Enfin, il s'arrêta. Une odeur fétide de carnage et de soufre, régnait dans la caverne; la situation était intenable. Santiago respira fortement, essuya son front baigné de sueur, et s'enfuit par où il était venu.

Mais il n'avait pas fait vingt mètres qu'il lui sembla que le souterrain avait changé de direction. Au lieu de reprendre la direction de la cascade, il s'était fourvoyé sous le sol. Cette fois, le boyau, au lieu d'être en plan droit, s'enfonçait dans la direction du feu central. Santiago, les tempes moites, craignit fortement de s'être égaré de façon irrémédiable. Il appela à lui le souvenir de Carmen, et revint précipitamment sur ses pas.

Maintenant il remontait nettement, mais toujours dans les ténèbres. Malgré son habitude de la nuit, une vague inquiétude saisissait le gaücho. La fièvre le gagnait. Bientôt il délira tout haut, appelant désespérément Carmen, dans les souterrains déserts. Puis il s'effondra lourdement en proie à un redoutable accès de fièvre.

Cet état maladif dura deux à trois heures. Enfin la crise

passée, Santiago reprit connaissance, faible encore, mais le calme revenu. Il chercha d'abord où il pouvait bien être, puis la mémoire lui revint, il se ressouvint du massacre des vampires, et continua à marcher dans le souterrain. La pente devenait de plus en plus raide; Santiago se hissait à présent dans un véritable puits. C'était la continuation de l'ancienne cheminée volcanique.

Bientôt il lui fallut exécuter une véritable ascension, en s'aidant des ongles, des coudes, des genoux. Soudain, après un coude du terrain une clarté parvint jusqu'à lui. Au-dessus de sa tête s'ouvrait l'orifice du cratère éteint, béant sur le ciel étoilé.

Santiago respira, il était sauvé une fois de plus. Il souffla un instant, et d'un dernier effort, s'écorchant aux aspérités du roc, il parvint jusqu'au sommet de la cheminée. Mais à peine s'était-il hissé hors du boyau, qu'il s'y replongeait vivement en retenant sa respiration. Un spectacle aussi étrange qu'hallucinant venait de se présenter à ses yeux.

Il débouchait sur une sorte de plateau rocheux, encerclé de falaises, un véritable cirque en miniature. Au centre de ce cirque, un homme était accroupi, un Indien araucan, coiffé de plumes bariolées, enveloppé dans un puncho multicolore. Et autour de lui, en un cercle parfait, accroupis comme lui et les ailes écartées, se trouvait une trentaine de vampires. L'Indien leur chantait une complainte, sur un air lugubre et monotone.

Santiago se demandait s'il ne rêvait pas. Puis il fit un effort pour dompter la faiblesse occasionnée par la fièvre, saisit sa carabine et d'un bond sortit de la cheminée volcanique comme un diable qui sort d'une boîte, tomba au beau milieu du cercle infernal. L'Indien recula les yeux exorbités, les vampires frémirent, mais le sorcier araucan fit un signe et ils demeurèrent immobiles. Le spectacle était effrayant de cet Indien hiératique, les bras en croix, et du cercle impeccable des monstres noirs, noirs comme les anges des ténèbres et du mal, formes sombres où luisaient leurs yeux rouges et leurs dents acérées.

L'Indien et le Gaucho semblaient figés. Enfin Santiago secoua cette sorte d'engourdissement qui le paralysait. Il saisit sa carabine. Alors le sorcier prononça lentement :

— Tu es Santiago el Gaucho!

— En effet. Et toi qui es-tu?

— ...

-- Réponds, quel est ton nom?

— Mon nom ne t'apprendrait rien. On me nomme le Vampire Rouge. Je suis le Grand Sorcier des Araucans! — Santiago resta muet une seconde. Que faisait donc là le sorcier indien. Il voulut en avoir le cœur net. Il reprit donc :

— Que fais-tu ici?

— Tu veux le savoir, Santiago el Gaucho? T'ai-je demandé de quel droit tu as foulé Je sol de l'Antariga, pénétré dans nos cavernes interdites, massacré mes frères...

— Ses frères! Ah! ça, mais il est fou, murmura Santiago pour lui seul, croyant comprendre.

Mais l'Araucan avait toute sa raison, et de plus il avait parfaitement entendu les paroles du Gaucho :

— Fou! Allons donc. A moins que ce ne soit de haine pour les Visages Pâles, ô Santiago, alors là je serai vraiment fou et tu aurais raison.

Cette conversation à bâtons rompus, farcie d'énigmes chères aux Indiens, avait le don d'exaspérer davantage Santiago. Il voulut en finir :

— Que fais-tu au milieu de ces sales bêtes?

— Je déplore avec eux la mort de nos frères que tu as assassinés.

— Assassinés? Dis plutôt que j'ai débarrassé l'Argentine d'une colonie de monstres. Mais je vois que tout n'est pas encore fait. Ceux-ci y passeront aussi.

Et le Gaucho désigna le cercle fantastique. Le Vampire Rouge se ramassa prêt à bondir :

— Sois maudit, Santiago el Gaucho. Tu t'es relevé de la fièvre que je t'avais inoculée par le truchement des génies de la terre, du ciel, des flammes et des ondes. Mais cette fois tu ne toucheras plus aux vampires sacrés. De plus, tes exploits vont prendre fin, tu vas périr. — Et le sorcier prononça quelques paroles inintelligibles pour le Gaucho.

Était-ce une illusion causée par la fièvre ardente qui battait les tempes du Gaucho, ou plutôt n'était-ce point une terrible réalité plus effrayante que le plus effrayant des cauchemars? Santiago avait l'impression qu'aux paroles du sorcier, le cercle jusque-là immobile des vampires s'était insensiblement resserré. Le Gaucho jeta un regard derrière et autour de lui. Il ne se trompait pas. Les trente vampires le cernaient menaçants. L'Indien ricana :

— Oui, Santiago, mes vampires prêts, à mon ordre, à se jeter sur toi.

Le Gaucho haussa les épaules :

— Les vampires ne s'attaquent qu'aux êtres endormis.

Le Vampire Rouge sourit ironiquement :

— Tu oublies que je suis sorcier, Santiago. Oserais-tu nier ma puissance. Tu vas en voir les terribles effets. Ici les vampires sont sous mon influence. Ils obéiront aveuglément car ils me sont dévoués jusqu'à la mort. Un signe de moi et ils te déchirent de leurs griffes acérées.

Santiago pâlit malgré son courage. L'Araucan semblait parfaitement sûr de ses affirmations, si incroyables qu'elles aient pu paraître au Gaucho. Ce dernier constata que le cercle avait encore diminué. A présent les trente vampires se touchaient presque. Ils se frôlaient mutuellement avec les extrémités de leurs ailes diaprées, étendues de la même manière hiératique que les bras de l'Araucan, comme des crucifiés des ténèbres. La sueur perla au front de Santiago, mais il se souvint de l'extermination toute récente des monstres de la caverne; il appela à lui le souvenir de sa bien-aimée, et sans même s'en rendre compte, il prononça son nom à haute voix :

— Carmen!

Ce fut un mot magique qui se répercuta aux échos de la montagne aux Vampires. L'écho très puissant dans ce lieu, ce furent dix voix qui allaient, répétant :

— Carmen! Carmen! Carmen!

Les vallées, les défilés, les cirques de l'Antariga, se renvoyaient la parole bienheureuse. Les voix allèrent en s'affaiblissant, puis s'éteignirent complètement. Mais le charme malsain était rompu. Santiago était prêt à entamer le combat.

Le Sorcier Rouge sortit brusquement un poignard de son vaste puncho, et se rua sur Santiago. Si soudaine fut l'attaque, que le Gaucho n'eut que le temps de se garer pour éviter la lame qui luisait sinistrement au clair de lune. Emporté par son élan, l'Araucan roula sur le sol, avec un cri de rage.

Santiago n'eut pas le temps d'épauler que déjà l'autre se relevait à demi. Le Gaucho ne lui laissa pas le loisir d'achever son geste. Abandonnant sa carabine, il bondit sur le Sorcier et le saisit à la gorge. Puis il le renversa sur le sol, un genou sur sa poitrine. Mais le Vampire Rouge était doué d'une force véritablement herculéenne. Santiago avait fort à faire pour maintenir son adversaire sous lui. Il tenta de nouer ses doigts autour du cou de l'Araucan, quand une violente morsure près de l'oreille le fit sursauter, sans toutefois lâcher l'Indien. Il comprit alors qu'un vampire,

agrippé à son épaule, venait de le mordre cruellement. Les autres s'étaient encore avancés, et Santiago les entendait respirer tout proches.

Ils assistaient à la lutte des deux antagonistes, et l'un d'eux venait de prêter assistance à son maître. Ce dernier profita de la situation et tenta de se dégager, car Santiago avait insensiblement desserré son étreinte. Mais le Gaucho veillait. Son poing fermé s'abattit d'un coup sec sur le crâne du Sorcier, qui perdit connaissance. En même temps la bande des vampires s'envolait d'un seul coup, tels des moineaux effarouchés. Santiago resta stupéfait.

Les vampires abandonnaient la lutte!

Mais il réfléchit que l'Indien en perdant connaissance, perdait en même temps le pouvoir magnétique qui lui permettait de dominer les vampires. Ceux-ci s'étaient enfuis, il fallait profiter de la situation. Santiago essuya d'un revers de main le sang qui coulait goutte à goutte de son oreille mutilée. Puis il ramassa le poignard de l'Indien et appuya celui-ci à un rocher. Il le piqua légèrement de la pointe de l'arme. L'autre reprit ses sens.

— Que me veux-tu, dit-il faiblement. N'as-tu point assez fait de mal ici, Santiago. Tu as vaincu le Vampire Rouge, laisse-le mourir en paix.

— Assez! Réponds à mes questions.

— A quoi bon? Laisse-moi, achève-moi.

— D'où viennent les vampires?

— Tu veux le savoir, je te le dirai donc puisque tu es le plus fort. Je suis, je te l'ai dit, le Grand Sorcier des Araucans. Nous avons la haine des hommes blancs qui sont venus conquérir la Pampa. Petit à petit, malgré la vaillance de nos guerriers nos forces s'épuisaient dans une lutte inégale, et je cherchais par quel moyen frapper les Visages Pâles. Un chef de tribu nomade qui venait des sources de l'Amazone, me conta que là-bas existaient de monstrueuses chauves-souris qui se nourrissaient du sang des humains. Alors je formai un plan hardi. Sans rien dire à mes frères les Araucans, je quittai une nuit le campement de ma tribu. Seul et nu je suis parti vers les forêts du fleuve lointain, plus large que la savane, l'Amazone triomphante, où j'ai recueilli une nichée de vampires. Je les ai cherchés longuement, endurant des souffrances sans nombre, mais j'ai réussi à en ramener un couple vivant. Quand la faim les tenaillait, je les nourrissais de mon propre sang, et ils devinrent, de ce fait, pareils à moi. Et

comme moi qui leur ai donné mon sang, ils prirent en haine la race des Visages Pâles.

Je les ai amenés jusqu'au pic Antariga, où règne la tiédeur bienfaisante du feu maternel de la terre. Je les veillais le jour, et la nuit ils partaient vers les savanes. Jamais, car ils sont du sang araucan, ils ne s'attaquèrent aux Indiens. Et toujours, car ils ont la haine des Visages Pâles, ils buvaient le sang de leurs troupeaux et ils allaient jusqu'aux Visages Pâles eux-mêmes. Et ils me connaissaient, et ils m'obéissaient comme à leur maître et à leur frère.

« Et le temps passa.

« Les vampires prospérèrent, engraisés de sang humain. Des hommes voulurent s'attaquer au Mont Antariga, je les tuai les uns après les autres et les livrai à la vengeance de mes vampires. Quatre de ces hommes que je capturai vivants, je les nourrissai grassement, et chaque soir, sur leur corps, mes jeunes vampires venaient chercher leur nourriture.

« Hélas! le jour je faisais bonne garde tandis qu'ils reposaient, mais ce matin je me suis éloigné du Mont Antariga pour chercher une herbe magique dans la savane. J'ai rencontré mes frères, les Araucans, qui m'ont dit t'avoir vu marcher dans notre direction et t'avoir donné la chasse.

« Je me suis empressé de venir à la caverne. Mais là un affreux spectacle m'attendait : la caverne était vide! Du sang et des lambeaux de chair, traînaient dans tous les coins. Le sol était jonché de débris de cervelles des nouveaux-nés. En me penchant sur le puits magique, d'où monte la bienfaisante chaleur, j'ai compris que c'était là que tu avais jeté nos frères, ô Santiago! »

Le sorcier se tut. Santiago resta silencieux à son tour. Cet homme effrayant lui causait, par sa présence, un malaise analogue à celui produit par les vampires eux-mêmes. Soudain le Vampire Rouge se détendit, comme mû par un ressort, et bousculant Santiago surpris, s'enfuit dans la montagne.

Le Gaucho ramassa sa carabine et se lança sur les traces du sorcier, mais celui-ci connaissait admirablement le mont Antariga, et faisait des détours continuels. Heureusement Santiago était un coureur de première force, et bientôt il vit diminuer la distance qui le séparait du sorcier. Soudain celui-ci s'arrêta et se mit à pousser des cris étranges et inarticulés.

Brusquement Santiago fut assailli par les vampires. Leur vol tomba sur lui à l'appel du sorcier. Griffes dehors,

ils se jetèrent sur le Gaucho. Un peu plus loin, l'Araucan, qui se souciait peu de se mesurer encore avec Santiago, les encourageait de la voix et du geste.

Santiago, fou de rage, criblé de coups de griffes et de dents, faisait avec la crosse de sa carabine, de terribles moulinets qui assommaient les vampires touchés. De temps à autre, sur un cri du sorcier, ils revenaient vers lui s'insuffler de son souffle magnétique, et Santiago en profitait pour reprendre haleine afin de faire courageusement face à la horde quand elle se ruait de nouveau sur lui.

Enfin il put profiter d'une de ces poses. Rapidement il chargea sa carabine, épaula et visant l'Indien au front, il fit feu. L'Araucan tomba raide mort, tandis que les chauves-souris géantes s'enfuyaient à tire d'ailes. Les vampires se perdirent dans la nuit froide où ils périrent de faim, de froid et d'épuisement.

Quatre de ceux qui restaient sur le terrain, respiraient encore, Santiago les ficela deux par deux, avec son lasso et les ayant mis sur son épaule, il dégringola le mont Antariga.

Il descendit jusqu'à la cascade masquant l'entrée des cavernes où son mustang qui l'attendait, le reçut avec un joyeux hennissement. Il enfourcha son pur sang, attacha les vampires à l'arçon de sa selle, deux de chaque côté. Ainsi lesté, il reprit le chemin des savanes.

IV

L'ATTAQUE DE L'HACIENDA

Le mustang semblait voler au-dessus des herbes immenses, et cependant son ventre était déjà marqué de taches rouges. C'étaient les vampires prisonniers, attachés à l'arçon de la selle, qui le griffaient lorsqu'ils se débattaient, ou lorsqu'un cahot violent les faisait sauter au bout du lasso. Mais le coursier était aussi fidèle que son maître, et à lui aussi, les fatigues et les douleurs, lui faisaient l'effet de stimulant et non de découragement.

A la tombée du jour, Santiago aperçut à l'horizon la silhouette familière du toit de l'Hacienda. Une immense

satisfaction coula dans son cœur, mais presque aussitôt la jalousie et la crainte vinrent le mordre cruellement. Carmen? Que devenait-elle? Depuis trois jours seulement qu'il était parti, Santiago aurait dû penser qu'elle n'avait pas eu le temps de l'oublier, mais dès qu'il s'agissait de son amour, Santiago devenait aussi pusillanime qu'il était intrépide et téméraire devant un danger physique.

Il n'en pressa que plus fort les flancs de son coursier. Bientôt d'ailleurs il n'en eût plus besoin. Le noble animal sentait l'écurie, le bercail proche, et il puisait dans cette approche des forces nouvelles et soudaines. Il franchit à une rapidité inconcevable la demi lieue qui le séparait encore de l'hacienda, et vint tomber d'épuisement devant la lourde porte en rodins de bois, bardée d'énormes renforts métalliques.

Santiago sauta lestement à terre pour éviter d'être pris sous la masse de l'animal qui s'écroulait. Il ramassa prestement les quatre vampires à demi morts, et se remit sur pied. Alors il constata que la cour de l'hacienda était déserte. Où donc étaient Antonio Sanchez, sa fille et ses gauchos? Santiago n'allait pas tarder à le savoir.

Des éclats de voix, des rires et des bruits de verre, venus de l'intérieur de l'habitation, lui firent rapidement deviner où se trouvaient réunis les habitants de l'Hacienda de la Navidad. Un festin se déroulait là. Toujours lesté de ses quatre vampires, Santiago poussa la porte et entra délibérément.

Une table immense avait été dressée dans la grande salle; autour s'étaient réunis les principaux rancheros voisins. Au centre de la table avait pris place dona Carmen, entre son père Antonio Sanchez et son fiancé don Luis Carrez. La société riait et s'amusait follement; les gauchos se trouvaient au bout de la table et prenaient joyeusement leur part de la gaieté générale.

Générale? Non! Carmen Sanchez dont on célébrait les fiançailles avec Luis Carrez, restait sérieuse et renfermée malgré les fleurs, les cadeaux et les compliments dont elle était couverte, malgré les prévenances dont l'entourait aimablement l'heureux fiancé, don Luis.

Mais Carmen se souciait peu de Luis Carrez et de ses cadeaux. Elle répondait tout juste poliment à ses paroles trop aimables. Lorsque Santiago entra, le vieil Antonio venait de se lever et de porter un toast aux heureux jeunes

gens. L'apparition subite du gaucho plongea tout le monde dans une profonde stupeur. Antonio resta en suspens avec son discours et les convives avec leur verre en main. Don Luis Carrez devint très pâle.

Carmen, elle, était livide, mais ses yeux exprimaient une joie sans égale. Elle avait compris que Santiago était sain et sauf, et elle savait bien qu'il ne serait jamais revenu au rancho sans avoir tenu son serment. Santiago s'avança jusqu'à la jeune fille et jeta à ses pieds la masse hideuse des vampires. Il y eut une minute de stupéfaction, puis tous et toutes comprirent subitement que Santiago avait tenu sa parole et que l'affreux cauchemar était fini.

Plus de menace de la part des affreux vampires. Ils étaient morts ou dispersés, et pour preuve il n'y avait qu'à regarder les quatre échantillons de la gent monstrueuse que Santiago el Gaucho venait de jeter aux pieds de Carmen Sanchez, comme un glorieux trophée. Enfin, et comme Santiago se taisait, Antonio Sanchez s'avança très pâle et passa sa main sur l'épaule de l'intrépide gaucho :

— Santiago, s'écria-t-il, que sont devenus les vampires? Santiago montra le paquet noir et velu qui grouillait sur le sol.

— Tous sont morts ou disparus. Jamais ils ne reviendront au Mont Antariga.

Don Luis Carrez se leva. Il s'avança vers la jeune fille :

— Carmen! dit-il. La jeune fiancée détourna les yeux et lentement retira de son doigt la bague des accordailles.

Don Luis Carrez la rage au cœur, ramassa son vaste sombrero, s'inclina devant Carmen et son père, et quitta l'hacienda de la Navidad sans espoir de retour.

Son départ passa presque inaperçu. On se pressait autour de Santiago el Gaucho, qui commençait tranquillement un récit détaillé de son expédition, récit qui eut un tel succès, qu'à la demande de Carmen Sanchez il dut le recommencer trois fois. Et l'on but joyeusement à la mort du sorcier araucan et de ses vampires.

Tout à coup une des fenêtres de l'hacienda vola en éclats. Effrayés tous les convives firent un mouvement vers Santiago. L'intrépide gaucho n'avait pas bougé. Seulement son bras puissant avait enlacé Carmen d'un geste de protection instinctif. Nul n'aurait osé ravir la jeune fille au vainqueur des vampires, et à dater de ce moment elle fut sienne corps et âme à jamais.

Cependant le premier moment de stupeur passé, on remarqua que les vitres avaient été brisées par une hache de guerre, lancée du dehors par une main sûre. Santiago ramassa cette hache qui était bizarrement sculptée et dont le manche s'ornait de plumes rouges. Alors un nom fut sur toutes les bouches.

Comme quelques jours auparavant, on avait dit : Les Vampires! ce soir on disait : les Araucans!

Le cauchemar allait donc recommencer. Serrant toujours Carmen contre lui, Santiago s'avança minutieusement vers la fenêtre fracassée. Mais les deux amants ne virent que la silhouette d'un cavalier qui s'enfuyait vers le lointain, se découpant comme une ombre chinoise sur un fond de ciel et qui s'estompa dans la nuit.

— Allons, dit Santiago, que tous les hommes dignes de ce nom saisissent leurs armes. Les Araucans vont nous attaquer.

Dans l'assemblée la consternation avait remplacé l'enthousiasme. Délivrés de la menace vampirique, les hacenderos voyaient déjà planer sur eux celle des Indiens, dont ils avaient tant à craindre, et dont cependant, ils avaient provisoirement oublié la présence, à leur joie d'être vainqueurs des immondes chauves-souris.

Cependant sous la direction de Santiago, auquel chacun obéissait sans le moindre murmure, la résistance s'organisa. On fit tout d'abord parquer les troupeaux dans les bâtiments destinés à cet effet, puis on barricada toutes les entrées.

L'Hacienda de la Navidad qui comportait une demi douzaine de constructions, affectait la forme d'un vaste quadrilatère, limité de chaque côté par une haute palissade de pieux énormes, taillés en pointe à leur partie supérieure et durcis au feu comme des épieux gigantesques. Cette palissade avait près de trois mètres de haut. Des meurtrières y avaient été pratiquées en cas d'alerte. Enfin, aux quatre coins, orientés vers les quatre points cardinaux, des observatoires rudimentaires mais fortifiés avaient été élevés. C'étaient des plates-formes en planches, entourées et recouvertes de terre, quatre véritables tourelles permettant d'avoir vue sur l'ennemi et de le mitrailler impunément.

Trois hommes pouvaient prendre place dans chacun de ces postes. Santiago choisit donc douze gauchos parmi les plus braves et les plus adroits, et les installa lui-même. Puis il s'occupa de faire retrancher les femmes, les enfants

dans les tourelles en leur faisant mille recommandations, et les moins valides parmi la population de l'hacienda, dans le bâtiment le moins exposé des six.

Carmen refusa d'y prendre place. En vaillante compagne promise au vainqueur des monstres, Carmen Sanchez voulait rester à ses côtés, et si possible prendre part au combat qui allait se préparer. Antonio Sanchez avait donné carte blanche à Santiago immédiatement et sans la moindre hésitation. Il avait précédemment toujours eu confiance en son gaucho, mais à présent, depuis son retour inespéré, Santiago avait pris une telle influence sur les habitants de l'hacienda, que nul, fut-ce le maître des lieux lui-même, n'eût osé lui disputer la place.

Santiago se rendit à l'armurerie de l'hacienda, fit vérifier et nettoyer toutes les armes disponibles et distribua équitablement les munitions entre tous les hommes valides. Enfin, il demanda trois volontaires, en avertissant que c'était une tâche des plus périlleuses. Il s'en trouva dix, dix braves subjugués encore par la bravoure du gaucho Santiago, qui se seraient fait tuer pour lui, et qui, sous ses ordres, ne redoutaient plus rien.

Il choisit donc ses trois hommes, fit sceller trois chevaux parmi les meilleurs, dont la rapidité et la résistance étaient à toute épreuve, et il chargea les trois gauchos de partir en direction : l'un de la bourgade la plus proche, les deux autres, des deux haciendas voisines, à seule fin, dans les trois cas, de demander du renfort.

Santiago avait l'impression que le combat futur allait être des plus chauds et qu'il aurait un résultat décisif, mais plein de confiance en lui-même, il attendit. D'ailleurs à présent avec Carmen amoureusement penchée sur son épaule, Santiago et le Gaucho aurait désolé l'univers entier.

Un vent léger soufflait dans la nuit, apportant les effluves de toutes les fleurs de la Pampa. Et Carmen et Santiago, les mains enlacées attendirent. Tous et toutes, les armes prêtes, admiraient ce couple parfait, et pensaient qu'à présent nulle puissance humaine ou surnaturelle n'aurait pu les séparer.

Tout à coup un point lumineux rougeoyant et sinistre monta dans la nuit décrivit une trajectoire et vint se ficher dans la cloison de l'hacienda. Un autre point suivit, puis d'autres encore. Et l'on reconnut des flèches enflammées, portant un bout d'étoupe ou de résine, que lançaient les Araucans qui s'étaient approchés en rampant comme des

reptiles et qui se glissaient sournoisement tout autour de l'Hacienda de la Navidad.

— Nous sommes cernés, cria une voix. Des cris de femmes apeurées lui répondirent. Durant quelques minutes ce fut un vacarme assourdissant fait de pleurs et de gémissements.

— Silence ! cria soudain la voix haute et claire de Santiago.

Instantanément ce fut le calme.

— Je réponds de tout, dit encore le gaucho intrépide.

Et l'espoir revint dans les cœurs, tant la confiance était grande des hacenderos envers le vaillant cow-boy qui avait triomphé des vampires, buveurs de sang humain.

— Feu ! avait crié Santiago.

Des quatre coins de l'hacienda, les carabines des vieillards crépitaient. Des cris de douleur retentirent. Les coups avaient porté. Les flammes brèves et sanglantes des coups de feu illuminaient les ténèbres, l'espace d'une seconde, et l'on apercevait les formes des Indiens qui se coulaient tout autour du rancho de la Navidad.

Santiago avait gagné l'une des tourelles, orientée dans une direction particulièrement périlleuse. En effet, juste devant il y avait un bouquet d'arbres où pullulaient les Araucans. Santiago avait pris la place des trois guetteurs, ne tolérant auprès de lui que Carmen Sanchez. La vaillante fille de l'hacendero lui chargeait sa carabine au fur et à mesure qu'il tirait.

Mais les Indiens avaient, eux aussi, des armes à feu. La mitraille commença à pleuvoir sur les défenseurs et le combat s'engagea sans merci de part et d'autre. Des rafales de balles criblaient la tourelle qui servait de refuge à Santiago et à Carmen. Heureusement le revêtement extérieur, fait de terre et de boue en amortissait les coups, mais cet abri ne pourrait résister longtemps.

En effet chaque coup de feu le désagrégeait un peu plus, et le moment était proche où l'un et l'autre seraient à la merci des Indiens. En attendant, ces derniers étaient ivres de rage ; ils attaquaient de tous les côtés à la fois. Leur nombre semblait augmenter de minute en minute, à moins que ce ne fut une illusion créée par la nuit, nuit trouée par instants des sinistres lueurs des coups de feu, et qui se refermait ensuite toujours plus noire, plus menaçante, plus effrayante.

Tout à coup Santiago s'entendit appeler. C'était le vieil

Antonio Sanchez. Celui-ci montrait le toit de l'hacienda. Les flèches enflammées des Indiens qui tombaient en pluie serrée, avaient communiqué le feu à la toiture qui commençait à flamber. Santiago noir de poudre, rouge de sang, car il avait été touché plusieurs fois déjà, se fit remplacer dans la tourelle par trois gauchos, puis suivi de Carmen et d'Antonio Sanchez, il redescendit dans la cour de l'hacienda.

De là, il put contempler l'étendue du désastre.

— Que faut-il faire, dit Antonio. Jeter l'eau qui reste encore dans la citerne, avec la pompe à incendie.

— Non, répondit le Gaucho. Laissez l'eau, nous sommes en période de sécheresse, nous allons peut-être avoir à subir un siège de plusieurs jours, ménageons notre provision. Ce serait terrible si nous avions à souffrir de la soif.

Et Santiago s'interrompit pour regarder Carmen. Tout, il aurait tout accepté, mais pour elle ! Le sort lui paraissait si injuste.

— Hâtons-nous, dit Antonio Sanchez, vois, le feu gagne.

— Du sable ! dit Santiago, jetez du sable et de la terre pour étouffer les flammes.

On suivit ses conseils et l'incendie naissant fut promptement circonscrit. Mais les Indiens ne se tinrent pas pour battus, et des rafales de balles et de flèches continuèrent sans relâche de pleuvoir sur les défenseurs de l'hacienda.

Santiago volait dans tous les coins, prodiguant à tous une parole d'encouragement, et s'il se laissait fléchir lui-même, alors il ne lui fallait qu'une parole de Carmen Sanchez pour reprendre le combat avec des forces nouvelles.

L'aube qui allait se lever réservait une terrible surprise aux malheureux encerclés par les Araucans. Dans les premières lueurs du matin, trois lances se découpèrent, piquées en terre et portant à leur extrémité supérieure, trois têtes fraîchement coupées qui y étaient fichées. Et Santiago et les siens reconnurent avec horreur les têtes des trois émissaires partis la veille. Sans un secours providentiel, l'hacienda était perdue. Lorsque leurs provisions seraient épuisées, lorsqu'eux-mêmes crouleraient sous la fatigue et les coups des Indiens, ils succomberaient fatalement et tomberaient aux mains sans pitié de leurs farouches ennemis.

A ce moment, un Araucan s'avança, élevant un chiffon blanc au bout d'une lance. On laissa s'approcher ce parlementaire, qui s'exprima en ces termes :

— O Visages pâles, nous avons fumé le calumet de paix et enterré la hache de guerre. Mais un d'entre vous a rompu

la trêve. Un impie a tué notre grand Sorcier, et les oiseaux buveurs de sang, nos frères. Que la malédiction soit sur lui. Livrez-nous Santiago el Gaucho, et nous vous cédon le terrain.

Une clameur de rage fut la seule réponse obtenue par le discours de l'émissaire des Rouges. Un coup de feu claqua. C'était Carmen qui n'avait pu maîtriser ses nerfs. L'Indien tomba. Le combat reprit plus acharné, plus terrible que jamais. Les Araucans livrèrent un assaut endiablé qui fut cette fois encore repoussé victorieusement.

Mais combien de temps pourrait-on tenir encore ? L'alerte passée, Santiago y réfléchissait en se promenant lentement et silencieusement dans la cour de l'hacienda. Ainsi c'était pour venger les vampires que les Araucans attaquaient le rancho. Santiago se demandait s'il ne serait pas plus honorable pour lui de se livrer et d'épargner l'hacienda et ceux qu'elle abritait.

Soudain, un homme se dressa devant lui. Il était jeune, très pâle comme s'il relevait d'une longue maladie et Santiago eut l'impression de l'avoir déjà vu quelque part.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Vous ne me reconnaissez pas, Santiago ? C'est moi que vous êtes venu relever en pleine nuit à la porte de l'hacienda, où j'avais été traîné par mon cheval après avoir été mordu par un vampire, pendant mon sommeil. Votre bravoure m'a sauvé, je veux payer ma dette. Donnez-moi un cheval. Attaquez les Indiens, je fuirai par le côté opposé jusqu'à la ville chercher secours.

Santiago baissa la tête et resta silencieux une seconde. Puis il la releva, les yeux pleins d'une résolution farouche.

— Va, dit-il, et si au coucher du soleil tu n'es pas revenu avec du renfort, je me livrerai aux Indiens.

Le plan s'exécuta selon le tracé proposé par le jeune aventurier. Santiago et quelques hardis compagnons firent mine de tenter une sortie, à seule fin d'attirer sur ce point la masse entière des Araucans. L'entreprise condamnée d'avance, avorta naturellement. Mais le résultat recherché était obtenu.

Les Araucans n'avaient qu'une idée en tête, s'emparer de Santiago vivant et lui faire expier dans d'horribles supplices, la mort des vampires et du Sorcier. Aussi se ruèrent-ils vers lui, dégarnissant d'un seul coup tous les autres côtés de l'hacienda. Et quand Santiago et ses hommes bat-

tant en retraite, cherchèrent un refuge à l'intérieur du rancho, les Indiens jetèrent un cri de rage. Non seulement ils avaient échoué dans leur tentative, mais ils s'apercevaient encore qu'ils étaient joués une fois de plus par l'invincible Gaucho.

Un cavalier fuyait au loin à bride abattue, Santiago envoyait un émissaire chercher du secours. Aussitôt une demi-douzaine de Peaux-Rouges enfourchèrent leurs chevaux et foncèrent sur les traces du brave jeune homme, pour lequel faisaient des vœux ardents Carmen et toutes les femmes de l'hacienda.

— C'est folie de partir ainsi, faible comme il est, songeait Santiago. Il va tomber avant d'arriver au but. Allons, attendons jusqu'au coucher du soleil, mais là je me livrerai aux Indiens, et elle au moins sera épargnée.

Carmen ne se doutait pas des pensées de celui qu'elle aimait sans cela elle eût voulu le suivre au milieu des féroces Indiens, pour périr avec lui.

La journée se passa dans une morne expectative. Les Indiens semblaient attendre leur heure. Santiago voyait avec une secrète appréhension la marche inexorable du soleil. Puis une heure environ avant le déclin, les Araucans montèrent à l'assaut, comme s'ils avaient deviné la fatale échéance. Santiago se battit comme un lion. Le sang coula de part et d'autre. Des morts et des blessés jonchaient la plaine et la cour de l'hacienda.

Plusieurs fois les Araucans réussirent à envahir les tourelles d'observation, et à toutes les attaques, ils durent reculer devant la bravoure de Santiago, bravoure poussée jusqu'à la témérité. Maintenant Santiago, sûr de mourir, préférerait trouver une fin glorieuse et rapide dans le combat, plutôt que de périr misérablement dans les supplices raffinés que lui préparaient les Peaux-Rouges.

Soudain, au milieu d'un nuage de poudre et de fumée, Santiago vit s'allonger sur la prairie, les derniers rayons d'or indécis du soleil couchant. Il se retourna et vit l'astre du jour effleurer l'horizon. Encore quelques instants et il aurait disparu. Santiago se lança dans un suprême corps à corps sur la plate-forme, où prenaient pied les Indiens. Tout à coup une immense clameur monta de la Pampa, à laquelle répondirent les cris de joie des défenseurs du rancho.

Le jeune homme pâle arrivait, galopant à la tête de cin-

quante cavaliers armés jusqu'aux dents. Sa mission était accomplie. Pris entre deux feux, les Araucans se défendirent mollement, et levèrent le siège, laissant plus d'une centaine des leurs sur le terrain.

L'Hacienda de la Navidad était délivrée.

Ainsi se termina, pour les Argentins, la terrible guerre des Vampires.

Quelques jours après, Santiago touchait la prime qui le faisait riche. Maintenant il pouvait, à son tour, posséder une hacienda et des troupeaux. Rien ne s'opposait plus au consentement du vieil Antonio Sanchez, et ce fut lui-même qui plaça la main de sa fille dans celle du vaillant gaucho.

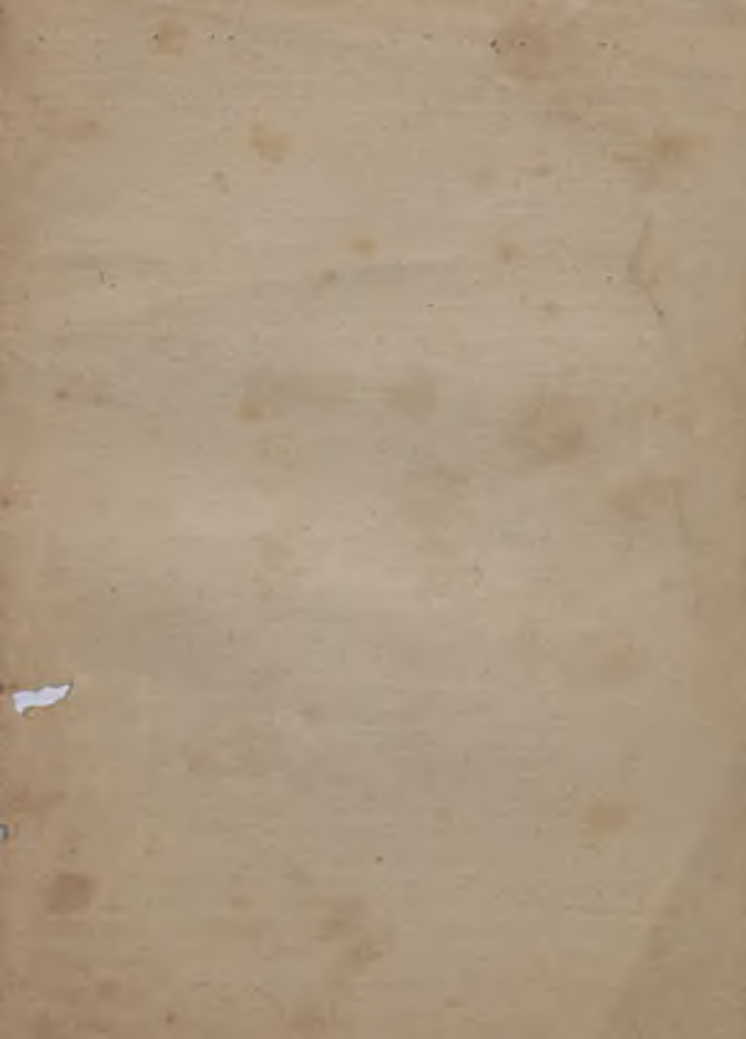
Et par la suite, en Argentine, lorsque l'on s'assemblait à la veillée, les petits enfants écoutaient avec une admiration mêlée d'effroi, raconter le bel exploit à la Montagne aux vampires de Santiago el Gaucho.

**Retenez dès aujourd'hui à votre
marchand habituel, le N° 2 qui paraîtra
Mercredi prochain,
et qui aura pour titre :**

Les hommes blancs du désert

ROMAN D'AVENTURES INEDIT,

par **ANDRÉ-MICHEL**



VOUS QUI RÊVEZ DE VOYAGES

**LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...**

VOUS LIVRERONT LEURS
SECRETS SI VOUS LISEZ...

TOUS LES MERCREDIS

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0 fr. 25 LE ROMAN
COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui
feront des prouesses vertigineuses
sur TERRE, sur MER et dans les AIRS

Pour paraître :

- | | |
|--|--------------------------|
| N° 3. La pagode infernale..... | par Jean Normand |
| 4. La victime humaine..... | — L. Gestelys |
| 5. La lune sanglante..... | — Maurice d'Escrignelles |
| 6. La course au radium..... | — Michel Darry |
| 7. Le tyran de Manajua..... | — Paul Dargens |
| 8. Le secret du palais de bronze... | — Claude Ascaïn |
| 9. L'or dans le désert..... | — Julien Lescap |
| 10. Le guet-apens de l'île au corail.. | — Ernest Richard |

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre rembourse!

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge

(Made in France)